Dr ÉVARISTE MICHEL

CHATEAUBRIAND

Interprétation Médico-Psychologique de son caractère

Librairie académique PERRIN et Cie.

CHATEAUBRIAND

CHATEAUBRIAND

INTERPRÉTATION MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE DE SON CARACTÈRE

PAR

Le Dr ÉVARISTE MICHEL

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1911



PRÉFACE

Si l'on a loué, et avec infiniment de raison, l'esprit, le talent, le génie de Chateaubriand dans ses œuvres, son caractère a généralement rencontré plus de détracteurs que d'apologistes.

L'étude médico-psychologique que je vais essayer, non de ces œuvres, mais de ce caractère, n'est ni une apologie,

ni une condamnation : je veux simplement expliquer pourquoi Chateaubriand a été tel, et exposer qu'étant donné sa nature héréditairement maladive, il ne pouvait être autrement ; qu'il y a une grande part d'irresponsabilité dans les contrastes déconcertants de sa vie ; et, de ce point de vue, en le faisant mieux connaître, rendre, je l'espère, ses travers plus excusables et sa personne plus sympathique.

Pour les besoins de cette cause, je serai conduit à donner souvent la parole à l'auteur lui-même, et surtout, dans la première partie de cette étude, à faire de nombreuses citations de ses

Mémoires. Ces citations sont connues de tous. Ce qui l'est moins, peut-être, c'est l'explication qui en sera donnée, et particulièrement les conclusions qui en seront déduites.

ORIGINE MORBIDE DE CHATEAUBRIAND
IRRESPONSABILITÉ
DE QUELQUES-UNS DE SES JUGEMENTS
ET DE SES ACTES

ORIGINE MORBIDE DE CHATEAUBRIAND
IRRESPONSABILITÉ
DE QUELQUES-UNS DE SES JUGEMENTS
ET DE SES ACTES

Un aliéniste du plus haut mérite, Benjamin Ball, a écrit : « La folie est une perturbation profonde qui tient à la nature même de l'individu, qui fait partie de sa chair et de son sang, et qu'il faut considérer comme le dernier chapitre d'une longue histoire, comme la dernière étape d'un long voyage. Et si l'on me demandait de condenser en un seul

mot tout ce que nous savons sur les origines de la folie, je répondrais volontiers : il n'y a qu'une seule cause de l'aliénation mentale : c'est l'hérédité. »

Ce jugement rigoureux, porté par un observateur d'une aussi grande expérience, n'est que trop souvent justifié dans la réalité.

Ce n'est pas à dire que de ce sombre patrimoine, tous les descendants soient héritiers. Par bonheur, beaucoup échappent à cette fatalité : soit parce que le principe transmis n'a pas trouvé en eux un terrain assez propice à son éclosion ; soit encore parce qu'une éducation prévoyante ou de particulières conditions

de milieu n'en ont pas permis l'évolution.

Le nombre en serait même bien moindre si l'on avait, pour ceux qui proviennent des aliénés, un peu de cette sollicitude éclairée dont sont entourés les héréditaires d'autres maladies ; si, de même que pour ces derniers, on s'efforçait de faire avorter en eux le mal dont ils portent le germe. Bien au contraire, on prend, chez les enfants de certains aliénés, pour intelligence d'exception, pour heureuses dispositions d'esprit, une exaltation de facultés qui n'est que la marque de leur origine et, trop souvent, le présage de leur folie future.

Au lieu d'apaiser cette surexcitation, on l'encourage ; au lieu de la maîtriser, on y applaudit, on l'attise ; et cette flamme ainsi avivée consumera, avant l'heure, le malheureux être en qui elle brûle.

C'est ainsi, par exemple, qu'on laisse courir les chances d'une carrière aventureuse, féconde en oppositions possibles dans l'inattendu des succès et des revers, à un jeune homme morbidement prédisposé, auquel il n'aurait fallu permettre que le cheminement paisible dans un sentier battu, exempt de toute émotion, à l'abri de toute surprise.

Que le fils d'un aliéné persécuté soit élevé à la confiance ; que celui d'un mo-

nomane ambitieux soit contraint à la simplicité ; que l'enfant d'un alcoolique soit réduit à l'extrême sobriété, et alors que leur atavisme peut faire redouter le désenchantement, la pusillanimité, la mélancolie, chez ceux qui seront peut-être les lypémanes de demain (le même délire se transmettant parfois sous forme semblable, de génération en génération), qu'on s'attache à démontrer à ces natures défaillantes, attristées, affligées par avance sans motif, que tout n'est pas que malheur dans la vie et que, souvent encore, les joies en équilibrent les peines : on arrivera ainsi à arracher la plupart d'entre eux, pour de longues an-

nées certainement, pour toujours peut-être, au naufrage qui les menace.

Quoi qu'il en soit, il paraît incontestable que ceux qui perdent la raison ont presque toujours reçu leur déraison en héritage. Si l'on voit des enfants d'aliénés souvent soustraits à cette transmission, plus souvent encore, sinon toujours, ceux qui se signalent dans la vie par le trouble de leurs facultés remontent à une origine qui, plus ou moins directement, est entachée de démence. Que ce trouble se manifeste par une dépression de la volonté, par l'accablement de l'esprit ou par sa surexcitation effrénée ; et encore par de fréquentes et

grossières erreurs de jugement, par des étrangetés de pensée, par des bizarreries de caractère et de conduite, par une extrême sécheresse de cœur allant jusqu'à la cruauté; enfin par une exaltation d'âme dépassant de beaucoup la limite humaine : toujours, si l'on consulte psychologiquement l'arbre généalogique de ces submergés ou seulement de ces excessifs, on trouvera qu'ils ont subi les uns et les autres l'empreinte ancestrale.

« Quand il a neigé sous le père, dit le poète, l'avalanche est pour les enfants. »

Chateaubriand ne fait pas exception à

cette loi. Lui aussi a compté plusieurs victimes de l'implacable folie parmi les siens, et par des éclipses répétées de raison et de jugement, par certaines de ses impulsions et différents de ses actes, il a, plus d'une heure, appartenu lui-même à l'aliénation mentale.

Malgré le privilège d'un but scientifique, il serait misérable d'étaler, par unique curiosité et contre tout respect, les infirmités qui le déparent.

Je n'aurai point l'irrévérence d'amoindrir par là un aussi grand homme ; et, loin de chercher dans cette étude médico-psychologique à le diminuer, je veux au contraire le montrer plus grand

encore, en le disculpant des faiblesses morales qui ont terni sa vie, et en invoquant, pour les lui faire pardonner, les fatalités ataviques qui ont pesé sur lui. Ainsi seront expliqués et compris ses travers, ses erreurs, ses vices, les inégalités de son humeur, les étrangetés déconcertantes de son caractère, son incommensurable orgueil, son perpétuel ennui, et les incessantes infidélités de ses amours.

Son père était singulier; sa mère, d'humeur très variable; l'un et l'autre, très emportés.

Le comte de Chateaubriand avait eu même des hallucinations. « Un soir de

décembre, raconte son fils, écrivant près du feu dans la grande salle du château de Combourg, une porte s'ouvre derrière lui ; il tourne la tête, et voit un homme qui le regarde avec des yeux flamboyants. M. de Chateaubriand se lève armé d'énormes pincettes, mais l'homme avait disparu... Une seule passion dominait mon père, lit-on dans ses *Mémoires* : celle de son nom. Son état habituel était une tristesse profonde que l'âge augmenta, et un silence dont il ne sortait que par des emportements. Avare dans l'espoir de rendre à sa famille son premier éclat; hautain aux États de Bretagne avec les gentils-

hommes ; dur avec ses vassaux, à Combourg ; taciturne, despotique et menaçant dans son intérieur : ce qu'on sentait, en le voyant, c'était la crainte.

« Ma mère aimait la politique, le bruit, le monde. Elle rapportait chez elle une humeur grondeuse, une imagination distraite, un esprit de parcimonie qui nous empêchèrent d'abord de reconnaître ses admirables qualités. Avec de l'ordre, ses enfants étaient tenus sans ordre ; avec de la générosité, elle avait l'apparence de l'avarice ; avec de la douceur d'âme, elle grondait toujours : mon père était la terreur des domestiques ; ma mère, le fléau. »

Le comte de Chateaubriand n'était pas que la terreur des domestiques : il faisait encore trembler toute sa maison, aussi bien ses proches que ses serviteurs.

Parlant de lui, Chateaubriand dit encore : « Mon père me faisait éprouver les affres de la vie. Sa morosité augmentait avec l'âge ; la vieillesse raidissait son âme comme son corps ; il m'épiait sans cesse pour me gourmander. Lorsque je revenais de mes courses sauvages, et que je l'apercevais assis sur le perron, on m'aurait plutôt tué que de me faire rentrer au château... Sous les regards de mon père, je demeurais im-

mobile et la sueur couvrait mon front. »

Le grand écrivain nous a raconté les tristes soirées du château de Combourg où, dit-il, « tout était silence, obscurité et visage de pierre », où les heures s'écoulaient sans qu'une parole fût prononcée, si ce n'est furtivement et sans bruit. « Après le dîner, mon père commençait alors sa promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher... Lucile et moi nous échangions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : « De quoi parliez-vous ? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il

continuait sa marche ; le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent...

« De ce caractère de mes parents sont nés les premiers sentiments de ma vie... La dure éducation que je reçus, a imprimé à mes sentiments un caractère de mélancolie née, chez moi, de l'habitude de souffrir à l'âge de la faiblesse, de l'imprévoyance et de la joie. »

Une telle contrainte ne pouvait, en effet, qu'exercer la plus funeste influence sur des enfants qui, en présence de leurs parents, éprouvaient sans cesse le tourment d'avoir à se surveiller, crai-

gnant un blâme qu'ils considéraient, avec terreur, comme la plus redoutable des réprimandes.

Aussi leur enfance fut-elle lamentablement triste et, pour s'arracher moralement à un milieu aussi sombre, se réfugiaient-ils dans un monde fictif créé par leur imagination maladive, et vivaient-ils, de cœur et d'âme, avec les chimériques personnages auxquels leur besoin d'expansion avait donné naissance.

A côté de ces consolantes fictions qu'il était le plus ingénieux à concevoir, et, par un singulier mirage cérébral, le plus disposé à accepter comme des réalités, Chateaubriand avait reporté tout

son cœur sur sa sœur Lucile, douce créature, camarade de ses études, compagne de ses jeux, confidente de ses chagrins, de ses inspirations, de ses espérances.

Elle avait pressenti le génie de son frère avec cette clairvoyance qu'il n'est point rare d'observer à l'aurore d'un esprit qui, destiné à se voiler un jour, brille prématurément avec d'autant plus d'éclat.

Ces deux enfants étaient tout l'un pour l'autre; ils s'aimaient d'une profonde tendresse, et cette intimité, pourtant si naturelle et si pure, a créé la plus regrettable des équivoques, aujourd'hui entièrement dissipée.

Lucile avait reçu, plus que ses sœurs mariées de très bonne heure, et autant que son frère, l'emprise de cette éducation comprimante. Bien que poète, n'ayant eu qu'incomplètement le don de se déverser dans les jouissances et l'absorption de l'art, elle fut un jour submergée.

Elle devint folle persécutée et persécutrice, et tout fait croire qu'elle mit un terme volontaire à sa douloureuse existence. Elle excédait son frère qu'elle adorait pourtant, et elle jeta dans le désespoir Chênedollé qui s'était attaché à elle et auquel elle s'était fiancée. « Il lui prenait des accès de pensées

noires, dit Chateaubriand, que j'avais peine à dissiper. A dix-sept ans, elle déplorait la perte de ses jeunes années... Tout lui était souci, chagrin, blessure : une expression qu'elle cherchait, une chimère qu'elle s'était faite, la tourmentaient des mois entiers...

« Un bras jeté sur la tête, comme une statue antique, elle rêvait, immobile et inanimée. Retirée vers son cœur, sa vie ne paraissait plus au dehors, et son sein même ne se soulevait pas. Par son attitude, sa mélancolie, sa beauté, elle ressemblait au génie funèbre...

« Dans la concentration de l'âme, dit-il encore, naissaient chez ma sœur des

effets d'esprit extraordinaires ; endormie, elle avait des songes prophétiques ; éveillée, elle semblait lire dans l'avenir. Sur un palier de l'escalier de la grande tour, battait une pendule qui sonnait les heures au silence ; Lucile, dans ses insomnies, allait s'asseoir sur une marche, en face de cette pendule : elle regardait le cadran, à la lueur de sa lampe posée à terre. Lorsque les deux aiguilles, unies à minuit, enfantaient dans leur conjonction formidable l'heure des désordres et des crimes, Lucile entendait des bruits qui lui révélaient des trépas lointains...

« Elle avait, d'ailleurs, la manie de

Rousseau sans en avoir l'orgueil : elle croyait que tout le monde était conjuré contre elle. »

Ma sœur était déraisonnable, ajoute Chateaubriand, et il dit vrai, confirme M. Anatole France dans une étude pleine d'intérêt qu'il a consacrée à cette malheureuse femme, et à laquelle j'emprunte le tableau qui va suivre : « Elle était impétueuse, fantasque, pleine de contradictions, s'attachant à des riens, prête à tous les mouvements et multipliant les exigences ; sentimentale et défiante, se croyant sans cesse épiée, universellement persécutée, elle était parfaitement insociable. Elle cachait

son adresse à ses amis, et ne trouvait jamais le cachet de ses lettres assez intact. »

Cet être infortuné avait parfois conscience de son triste état, et la prévision de ses lendemains plus tristes encore. Dans un moment de lueur, à travers tant de ténèbres, elle pouvait écrire à son frère : « Si tu me revois, je crains que tu ne me retrouves qu'entièrement insensée... ne te fatigue ni de mes lettres ni de ma présence ; pense que, bientôt, tu seras délivré de mes importunités. Ma vie jette sa dernière clarté, lampe qui s'est consumée dans les ténèbres d'une longue nuit, et qui voit naî-

tre l'aurore où elle va mourir... l'amitié que j'ai pour toi est bien naturelle : dès notre enfance, tu as été mon défenseur et mon ami; jamais tu ne m'as coûté une larme... Dieu ne peut plus m'affliger qu'en toi, je le remercie du précieux don et cher présent qu'il m'a fait en ta personne, et d'avoir conservé ma vie sans tache ; voilà tous mes trésors. Je pourrais prendre pour emblème de ma vie la lune dans un nuage, avec cette devise : « Souvent obscurcie, jamais ternie. »

« Si je retrace le passé, je t'avoue ingénuement, mon frère, que c'est pour me faire revivre davantage dans ton

cœur. » Quelle poignante analyse d'elle-même, et combien touchante ! je ne sais qu'Antony Deschamps auquel le sentiment et la désolation de sa déchéance aient arraché d'aussi pathétiques accents.

C'était là un testament, et bientôt la mort suivait ces dernières paroles. Quelle mort? Nul ne l'a su, nul du moins ne l'a révélé. Chênedollé, que ses refus sans raisons n'avaient point détaché d'elle, et qui en était resté très épris, s'écrie dans sa douleur : « Je crains qu'elle n'ait attenté à ses jours. Grand Dieu, faites que cela ne soit pas, et ne permettez pas qu'une si belle âme soit morte votre ennemie ! »

Ainsi Chênedollé, dit M. l'abbé Pailhès dont nous avons à déplorer la fin récente et qui, comme plusieurs écrivains distingués de nos jours, nous a fait mieux connaître Chateaubriand et les siens, « ainsi Chênedollé oubliait, en épanchant l'excès de sa douleur, que la responsabilité suit la raison et disparaît avec elle ». Une autre sœur de Chateaubriand, sa préférée après Lucile, Mme Julie de Farcy, irréprochable sans doute, mais assez mondaine, fut un jour prise de remords pour les frivolités auxquelles elle livrait sa vie, et, soudainement, la femme du monde se convertit en ascète, s'absorbant en une piété

exagérée, et comme maladive. « Julie innocente, dit Chateaubriand, se livra aux mains du repentir ; elle consacra les trésors de ses austérités au rachat de ses frères et, à l'exemple de l'illustre Africaine, sa patronne, elle se fit martyre. »

C'était par un doux sourire qu'elle cherchait à consoler ses amis de l'excès de ses rigueurs, que le dépérissement graduel de ses forces ne put interrompre ; souvent, pendant des froids rigoureux, elle demeurait la nuit fort longtemps prosternée, la face contre terre.

Dans sa soif d'immolation, elle se

reprochait des restes de beauté, l'éclat involontaire de son esprit, et elle disait : « il faut que je m'éteigne ! »

Lorsque l'abbé Caron, son historien, fait la peinture des religieuses cruautés de Julie, on croirait entendre Bossuet, dans le sermon sur la profession de foi de Mlle de la Vallière. « Victimes du même mal, dit encore M. Pailhès, le père, Lucile et René s'expliquent mutuellement : ils expliquent Julie, la sainte Mme de Farcy. Sainteté à part, je retrouve la tendance héréditaire, la marque de famille et jusqu'à l'immobilité de Lucile dans les pénitences de Julie. »

Voilà donc trois membres d'une même

famille : le père et deux sœurs de Chateaubriand, qui sont plus qu'étranges, et qu'on peut considérer, à bon droit, comme troublés dans leur raison.

Je passe sous silence la mort de quatre autres enfants qui ne vécurent que quelques mois, et qui périrent, nous dit Chateaubriand, d'un épanchement de sang au cerveau. Ce qui signifie plus exactement qu'ils moururent de méningite : heureusement pour eux, car s'ils avaient survécu à cette redoutable atteinte, ils auraient pu être voués aux destinées les plus lamentables.

Voyons maintenant à quelles occasions, sous quelle forme, dans quelle

mesure, Chateaubriand se rattachait lui-même à cette origine morbide, et à quel degré il a été marqué de la même tare.

L'une des premières manifestations de sa défaillance mentale fut une tentative de suicide, alors qu'il se trouvait si malheureux chez son père.

« Me voici arrivé, avoue-t-il, à un moment où j'ai besoin de quelque force pour confesser ma faiblesse. L'homme qui attente à ses jours, montre moins la vigueur de son âme que la défaillance de sa nature.

« Je possédais un fusil de chasse dont la détente usée partait souvent au repos ; je chargeai le fusil de trois balles et je

me rendis dans un endroit écarté du grand mail ; j'armai le fusil, introduisis le bout du canon dans ma bouche, je frappai la crosse contre terre ; je réitérai plusieurs fois l'épreuve : le coup ne partit pas. L'apparition d'un garde suspendit ma résolution... la fièvre me saisit ; je fus six semaines en péril. »

Ce ne fut pas la seule fois que la pensée d'une mort volontaire se présenta à son esprit. Il nous raconte encore qu'un jour, à Saint-Malo, assis sur la pointe du cap Lavarde, abandonné à des réflexions qui le navraient à mort, il fut tenté de se laisser tomber dans les flots.

Au cours de sa vie, le découragement le conduit souvent au désir de la mort, et il y aspire avec les accents émus d'un Léopardi : il s'écrie : « Que faisais-je dans ce monde ? puisqu'enfin je devais passer, ne valait-il pas mieux partir à la fraîcheur du matin, arriver de bonne heure, que d'achever le voyage sous le poids et pendant la chaleur du jour ? le rouge du désir me montait au visage ; l'idée de n'être plus me saisissait le cœur à la façon d'une joie subite.

« Au temps des erreurs de ma jeunesse, j'ai souvent souhaité de ne pas survivre au bonheur : il y avait, dans le premier succès, un degré de félicité qui

me faisait aspirer à la destruction. »

Voilà un aveu qui porte avec lui le sceau de la folie. Que la pensée du suicide eût hanté son esprit aux jours de malheur, rien de plus concevable, rien de plus ordinaire : il avait cela de commun avec tous ceux qui, désemparés par une vie adverse, n'ont ni le courage, ni le pouvoir de puiser en leur âme la force nécessaire pour lutter, pour chercher à vaincre leur funeste destinée ; mais, que le désir de la mort eût enchanté son cœur comme une volupté, aux heures de joie profonde : voilà l'exception, l'anomalie, la démence.

D'ailleurs, il a toujours été pessi-

miste et, souvent, la vie lui fut à charge. Faisant allusion à son enfance chétive, il s'écrie : « Je n'avais vécu que quelques heures, et la pesanteur du temps était déjà marquée sur mon front. Que ne me laissait-on mourir ? »

Son ennui a été perpétuel : « Je m'ennuie de la vie, clame-t-il souvent, l'ennui m'a toujours dévoré, je voudrais n'être pas né... Le mariage, écrivait-il à son neveu Christian, est la plus grande des calamités... » Parlant de l'union qu'il venait de contracter, il confesse : « J'allais m'exposer à donner la vie, moi qui regardais la vie comme le présent le plus funeste... Je n'as-

siste pas à un baptême ou à un mariage, dit-il encore, sans sourire amèrement, ou sans éprouver un serrement de cœur... Après le malheur de naître, je n'en connais pas de plus grand que celui de donner le jour à un homme. » Et il ajoute : « Religion à part, le bonheur est de s'ignorer, et d'arriver à la mort sans avoir senti la vie...

« A mesure que mes *Mémoires* se remplissent de mes années écoulées, ils me représentent le globe inférieur d'un sablier constatant ce qu'il y a de tombé de ma vie : quand tout le sable sera passé, je ne retournerais pas mon horloge de verre, Dieu m'en eût-il donné

la puissance... Par quel miracle l'homme consent-il à faire ce qu'il fait sur cette terre, lui qui doit mourir? »

Et toujours, quand la mort l'a frôlé, il a le regret de lui avoir échappé. Comme il se baignait pendant la traversée de son voyage en Amérique, une forte houle le sépare du navire et l'empêche de le rejoindre. On le sauve à grand' peine. Quand il revient à la vie, au lieu de s'en réjouir, il se prit à penser: « Si je m'étais noyé, le bon débarras, pour moi et pour les autres! »

Que de fois, durant sa longue existence, il a calomnié la vie et l'a maudite. Un jour, se promenant dans un bois, il

y rencontre un bûcheron dont la vue lui arrache ce regret : « Il aurait dû me prendre pour une branche morte, et m'abattre. »

Il écrivait à Gueneau de Mussy: « Je mettrai un terme à tant de voyages, de sottises et d'erreurs, en m'ensevelissant dans quelque hutte du coteau de Marly; et pourtant, mon cher et jeune ami, je sens que dans cette hutte, où très certainement je finirai mes jours, je serai encore un fou tourmenté, agité, mais je me console avec Pascal : on jette un peu de terre sur la tête, et en voilà pour jamais. »

A côté de cette mélancolie angois-

sante qui, dès la première heure, s'est emparée maladivement de son esprit et, durant toute sa vie, a cheminé côte à côte avec lui, sans que les plus glorieux succès, les situations les plus hautes, les attachements les plus dévoués et les plus tendres aient toujours pu l'en distraire, nous allons le voir embrasser et poursuivre une plus grande chimère, et se lancer en aveugle dans la plus folle des entreprises.

A vingt ans, il part pour l'Amérique, non pour y chercher, au spectacle des magnificences de la nature, les grandioses impressions d'art qu'il en a poétiquement rapportées, et dont il ne pou-

vait, par avance, soupçonner l'existence, mais pour aller à la découverte du passage polaire du Nord-Ouest !

N'est-il pas insensé, ce jeune homme qui s'en va ainsi à l'aventure, sans savoir suffisant, sans préparation sérieuse, lui qui n'était ni marin, ni géographe ; qui jamais encore ne s'était hasardé sur les mers ? Il s'en va, dénué de tout, sans mandat du gouvernement de son pays, sans protection, presque sans relations et sans argent ; il part, comme d'imagination et d'impulsion, pour aller résoudre l'un des plus difficiles et des plus périlleux problèmes que la navigation se soit encore posés ; fort, il est vrai, de l'assen-

timent du vertueux Malesherbes, un peu son parent, en ceci bien chimérique, lui aussi, et bien peu prévoyant.

Chateaubriand l'avoue lui-même : « Je brûlais, dit-il, de me jeter dans une entreprise pour laquelle je n'avais rien de préparé, que mon imagination et mon courage. Quel moyen avais-je d'exécuter cette prodigieuse pérégrination ? aucun. »

N'est-ce pas là un acte de véritable folie ?

Heureusement, à Albany, un homme pratique qu'il consulta, M. Swift, trafiquant de pelleteries avec les Indiens, mit les choses au point et l'amena à

réfléchir par les objections les plus sensées.

« Il me dit, raconte Chateaubriand, que je ne pouvais pas entreprendre de prime abord, seul, sans secours, sans appui, sans recommandations pour les postes anglais, américains, espagnols, où je serais forcé de passer, un voyage de cette importance ; que, quand j'aurais le bonheur de traverser tant de solitudes, j'arriverais à des régions glacées où je périrais de froid et de faim : il me conseilla de commencer par m'acclimater, m'invita à apprendre le Sioux, l'Iroquois et l'Esquimau ; à vivre au milieu des coureurs des bois et des agents de

la baie d'Hudson. Ces expériences préliminaires faites, je pourrais alors. dans quatre ou cinq ans, avec l'assistance du gouvernement français, procéder à ma hasardeuse mission. »

Ces considérations si judicieuses n'allaient pas sans quelque ironie, et il est permis d'imaginer qu'ayant reçu la confidence du but singulier que Chateaubriand avait fixé à son voyage, cet homme de bon sens dut se croire en présence d'un aventurier aussi ignorant que déraisonnable. Il l'amena sans peine, par toutes ces considérations, à renoncer au rêve étrange qu'il avait si témérairement caressé et poursuivi.

Tant mieux pour Chateaubriand, tant mieux pour nous ; car là où il aurait certainement trouvé la plus obscure et la plus inutile des morts, revenant sur ses pas, comme il le dit lui-même, « il promit à la poésie ce qui serait perdu pour la science ».

S'il ne rencontra pas en Amérique ce qu'il y cherchait : le monde polaire, il y rencontra « une nouvelle muse » grâce à laquelle nous avons eu l'un des plus admirables chefs-d'œuvre de la littérature française et de toutes les littératures.

Ce voyage inconsidéré n'est pas la seule excentricité à laquelle Chateau-

briand se soit laissé aller : bien d'autres encore ont traversé son esprit. N'a-t-on pas raconté, par exemple, que, plus tard, il avait proposé de la meilleure foi du monde, à Napoléon, de rebâtir le temple de Jérusalem avec les cèdres du Liban?

Cet homme ne faisait rien comme les autres, et plus d'un de ses actes, comme plus d'une de ses pensées, est d'un rêveur absolument chimérique et malade.

Il n'a pas été exempt d'hallucinations. Ne dit-il pas en parlant de Charlotte Ives, cette douce jeune fille qui à Bungay, lors de l'émigration, ignorant qu'il était marié, s'était éprise de lui, et

qu'il dut fuir lorsque Mme Ives lui proposa d'épouser sa fille : « Je n'étais pas plutôt dans un lieu écarté que Charlotte, aux blanches mains, se venait placer à mes côtés » ; jusque-là on pourrait admettre qu'elle y était appelée par son imagination ; mais, il ajoute : « Je devinais sa présence, comme la nuit on respire le parfum des fleurs qu'on ne voit pas. » Ceci dépasse l'évocation du souvenir et appartient à l'hallucination.

A côté de semblables étrangetés et de l'éternel ennui qu'il laisse toujours plus ou moins transparaître, aussi bien dans sa passagère prospérité que dans sa fortune adverse, on est frappé par le

sentiment débordant qu'il avait de son rôle et de son mérite : sentiment dont ses contemporains avaient fini par être excédés. Excédés, il est vrai, mais par des raisons bien diverses. Des envieux trouvaient encombrante son éclatante renommée ; ils auraient voulu lui voir tenir moins de place dans la faveur du monde, s'imaginant qu'il l'absorbait tout entière à leur détriment. Ceux encore qui avaient servi ou encensé tous les régimes, ne lui pardonnaient pas sa fidélité politique, condamnation de leur cupide versatilité. D'autres enfin, parce que les foules entendent trop souvent retentir un nom trop acclamé, prennent

en défaveur celui qui le porte, et le bannissent. Dans cet esprit, les foules ne sont pas peuple seulement, mais comptent des hommes de tous les milieux.

Depuis la mort de Chateaubriand, beaucoup de ceux qui ont écrit de lui, et ils sont nombreux, se sont faits les échos de cette animadversion.

Plus de justice lui est due, et le temps présent doit lui être moins sévère que les temps passés. Alors qu'il vivait, on ignorait encore la cause principale des irresponsabilités morales.

Une science nouvelle s'est levée depuis, et nous a appris que, selon nos

origines, notre liberté morale n'était pas toujours sans entrave.

Je n'entends point justifier, dans tous les cas, une doctrine audacieuse à laquelle, de nos jours, on a dangereusement donné une abusive étendue, et dont les exagérations pourraient devenir un véritable péril social. Il est certain, toutefois, qu'il doit être tenu compte à Chateaubriand des infirmités de sa race. D'autres raisons, d'autres excuses peuvent encore militer en sa faveur.

Cette vanité prédominante, dont on lui a fait presque un crime, ne lui était pas seulement imposée par son héritage paternel, mais encore par l'universelle

admiration inspirée par ses œuvres. Au lendemain des anéantissements néfastes de la Terreur, elles restituaient à la morale pervertie et niée, à la conscience publique outragée et obscurcie, à la religion avilie et détruite, le renouveau de la raison, du droit, de l'espérance, de la vérité, de l'harmonie.

Sans doute son orgueil était immense ; mais quel est l'homme, aussi bien pondéré fût-il, qui n'eût pas été égaré par l'ivresse de tant d'hommages ?

Il faudrait bien des pages pour signaler toutes les manifestations de sa vanité, dont l'une des plus singulières le portait, à tout propos, à établir

un parallèle entre lui et Napoléon.

De telles allusions surabondent en ses *Mémoires*. Cette vanité était originelle, et prenait sa source dans le sentiment de hauteur qui prédominait chez les siens. Il l'a dit lui-même : « Cette hauteur était le défaut de ma famille ; elle était odieuse dans mon père ; mon frère la poussait jusqu'au ridicule ; elle a un peu passé à son fils aîné ; je ne suis pas bien sûr, malgré mes inclinations républicaines, de m'en être complètement affranchi, bien que je l'aie soigneusement cachée. »

Hauteur et vanité sont de même principe, et prennent naissance dans un

même sentiment exagéré d'estime de soi. La vanité de Chateaubriand a été compensée par une sincère humilité dont il était aussi inconscient que de son orgueil. Humilité et vanité prédominaient tour à tour, selon la marche fatale du mal psychologique dont cet esprit si éminent était frappé.

De son génie, de son talent, de la portée de son œuvre, des lendemains glorieux de son nom, combien de fois il a douté, et très sincèrement douté ! Écoutons-le encore : « Il me passa par l'esprit des vanités de renommée ; je crus un moment à mon talent ; mais, bientôt, revenu à une juste défiance de moi-

même, je me mis à douter de ce talent, ainsi que j'en ai toujours douté... je regardai mon travail comme une mauvaise tentation... je cessai d'écrire, et je me pris à pleurer ma gloire à venir, comme on pleurerait sa gloire passée... quelquefois je ne me croyais qu'un être nul, incapable de s'élever au-dessus du vulgaire; quelquefois il me semblait sentir en moi des qualités qui ne seraient jamais appréciées; un secret instinct m'avertissait qu'en avançant dans le monde, je ne trouverais rien de ce que je cherchais... Écrire aujourd'hui m'est odieux, non que j'affecte un sot dédain pour les

lettres, mais c'est que je doute, plus que jamais, de mon talent, et que les lettres ont si cruellement troublé ma vie que j'ai pris mes ouvrages en aversion... Ah! que n'ai-je suivi le conseil de ma sœur! Pourquoi ai-je continué d'écrire? Mes écrits de moins dans mon siècle, y aurait-il eu quelque chose de changé aux événements et à l'esprit de ce siècle?... Plus semblable au reste des hommes, j'eusse été plus heureux : celui qui, sans m'ôter l'esprit, fût parvenu à tuer ce qu'on appelle mon talent, m'aurait traité en ami... Est-il certain que j'aie un talent véritable... dépasserai-je ma tombe? On m'a sup-

posé de l'ambition et je n'en ai aucune. »

Et il ajoute, en une heure de profond découragement et de morbide indifférence : « Je ne sache pas, dans l'histoire, une renommée qui me tente ; fallût-il me baisser pour ramasser à mes pieds et à mon profit la plus grande gloire du monde, je ne m'en donnerais pas la fatigue. »

Que penser de ce dédain, de cette humilité, après un orgueil de soi poussé à l'extrême ? Et comment expliquer, chez le même homme, de telles alternances de sentiments si contraires ?

C'est ce que nous aurons à résoudre dans la conclusion de cette étude, en

présentant médico-psychologiquement l'ensemble de ce caractère, dont la plupart des phases ont été plus ou moins rivées à une même chaîne. Mais, avant cette conclusion, après avoir étudié Chateaubriand dans ses orignes, dans sa vanité, dans son humilité, nous avons à le considérer encore dans les impulsions et dans les défaillances de son cœur, aussi inévitables pour lui et, par de mêmes raisons, tout aussi explicables.

FATALITÉ DES AMOURS DE CHATEAUBRIAND

FATALITÉ DES AMOURS DE CHATEAUBRIAND

Chateaubriand a été un grand amoureux : moins par la fidélité de ses amours souvent très éphémères, que par leur diversité.

On connaît plusieurs de ses intimités, non par lui, car il a eu la délicatesse de n'en rien révéler, et si dans ses *Mémoires* il fait mention de quelques-unes d'entre elles, c'est que ces liaisons étaient au grand jour, qu'elles étaient

connues, non seulement de tous ses amis, mais encore de la plupart des personnes de son temps ; c'est que les femmes qui en étaient l'objet, loin de s'en défendre, s'en glorifiaient presque, et n'avaient nul souci de faire le silence sur leurs amours. Mais, pour les quelques aimées dont le nom est arrivé jusqu'à nous, combien d'autres bonnes fortunes ignorées, dont le nombre a dû être considérable ?

Combien, parmi ses adoratrices insoupçonnées, qui se sont déclarées à lui, et lui ont sans doute appartenu pour l'éphémère durée d'une passion, ou seulement pour l'échange plus fugitif en-

core de deux caprices? Fort galant homme, il n'en a rien dit, on n'en a rien vu.

Cette discrétion, si naturelle pourtant, lui a été reprochée. Il a été accusé de n'avoir avoué que celles de ses amies dont sa vanité pouvait être flattée, et Sainte-Beuve s'indigne qu'il n'ait pas consacré dans ses *Mémoires* un souvenir reconnaissant à Mme Hortense Allart de Meritens, par exemple, alors qu'il n'y a qu'à le louer de cette réserve.

Si, pendant toute son existence, ses inclinations se succédaient rapidement, quelquefois même marchaient côte à côte, il est au moins une justice à lui

rendre : ses hommages n'ont jamais été prodigués qu'à des femmes qui en étaient dignes par la distinction de leur esprit, l'élévation de leur âme, la grâce et le charme de leur beauté.

Ce n'est pas à lui qu'on aurait pu reprocher de vulgaires amours. Il n'en a jamais eu d'ancillaires, ainsi qu'on en a attribué au plus considérable, mais au moins bienveillant de ses critiques.

Ce qu'on peut dire encore, c'est qu'il demeurait le plus sûr des amis, alors qu'il était devenu le moins constant des amants. Lorsque son cœur avait cessé de battre pour une affection expirante et commençait à s'animer pour une affec-

tion nouvelle, il demeurait, quand même et pour toujours, l'ami des femmes autrefois aimées ; sachant, au contraire de la plupart des hommes, dénouer ses liens sans jamais les rompre.

Ces affections allaient plus à lui qu'il n'allait à elles. Il ne les décourageait certainement pas, mais comme il avait tous les dons, il exerçait, sans les presque provoquer, toutes les séductions. Pour s'en rendre compte, il faut se rappeler ce qu'était Chateaubriand, au lendemain de la publication du *Génie du Christianisme*. A ce moment de résurrection, d'épanouissement, dont il avait été le glorieux promoteur, on ne parlait que de son œuvre,

on ne parlait que de sa personne. Son œuvre grandiose, si élevée, si poétique, lui attirait toutes les sympathies ; elles allaient à lui souvent avec trop de tendresse : toute supériorité étant une séduction.

Si l'œuvre suscitait un tel enthousiasme, l'homme était loin de l'affaiblir. Il était « l'enchanteur », par excellence, comme l'appelait le bon Joubert, et il l'est resté longtemps.

Voici le portrait que nous a laissé de lui Mme Hortense Allart de Meritens, écrivain de talent, mais femme étonnante par son défaut de sens moral, dont on peut mesurer toute l'étendue et

toute l'inconscience dans ses propres mémoires, parus sous le titre : *Des enchantements de Prudence.* « Tout sexagénaire qu'il était, dit-elle, son visage olympien et ses belles manières avaient gardé la séduction de la jeunesse : toujours élégamment mis, d'un soin exquis dans sa personne, une fleur à la boutonnière, son âge s'oubliait ; il avait un sourire charmant, des dents éblouissantes ; il était enjoué et semblait heureux. » Si tel était son charme, même dans la vieillesse, combien plus grand encore devait être ce charme, alors qu'il était jeune !

Une lettre curieuse de Mme de la Tour

du Pin à Mme de Duras nous révèle le trouble qu'il apportait dans l'imagination, et qu'il jetait dans le cœur des jeunes femmes de son temps.

Mme de la Tour du Pin, si pénétrante et si sensée, avait deviné que Mme de Duras s'éprenait de Chateaubriand, avant même que cette femme distinguée se fût aperçue du sentiment qui déjà s'était emparé d'elle. Elle lui écrivait : « Ah ! laissez-le, ma chère, à cette Nathalie, elle est digne de lui, puisqu'elle s'en accommode si bien. Pourquoi voudriez-vous qu'il ne fût pas à elle ? quel mal cela vous fait-il, et que de noirceurs ne vous ferait-elle pas, si elle

savait que vous l'aimez comme je le sais?... Ne me parlez pas de votre vieillesse : Mme du Deffand avait certainement de l'amour pour M. Walpole, et elle avait soixante-dix ans... Au reste, je rencontre ici des passions incroyables pour lui : des femmes qui ne l'ont jamais vu et qui voudraient une relique de lui, une ligne, un mot de son écriture. »

Et ainsi de même durant toute sa vie ; aussi n'est-il pas possible que, dans la foule de ces admiratrices, plusieurs ne soient pas arrivées jusqu'à son cœur ; que, de Mme de Beaumont à Mme Récamier, ces deux pôles extrêmes de la tendresse de Chateaubriand, à côté de

celles qui dans l'intervalle nous sont connues, il n'en soit pas d'autres encore qui aient pénétré dans sa vie.

Comme René écrivait volontiers à ses amies, attendons-nous, dans l'avenir, à de nouvelles révélations, si ces correspondances restées jusqu'ici ignorées n'ont pas toutes été détruites, et, soyons sûrs, d'après ce que nous savons des lettres adressées à Mme de Beaumont, à Mme de Custine, à Mme de Duras, à Mme Récamier, à Mme Hortense Allart, à la marquise de Vichet, que ces lettres seront également émues, elles aussi, et vibrantes de passion ; car, à l'aurore de tout attachement nouveau, Chateau-

briand a toujours été sincèrement subjugué.

Si, en morale, d'aussi irrégulières amours sont regrettables, quelques-unes d'entre elles ont encore été plus particulièrement à blâmer : n'ayant pas toujours été successives, elles devenaient, de plus, un manque de loyauté. Engagé dans plusieurs liaisons, un moment venait où sa sincérité était fatalement en défaut. Il manquait inévitablement de parole à l'amie de la veille ou à celle du lendemain, ayant à coup sûr une préférence, et toute préférence sans rupture étant, par cela même, une trahison.

Comment cet homme qui possédait au plus haut degré le sentiment de l'honneur; qui a toujours été, en toute chose, si respectueux de la parole donnée, s'est-il montré si différent de lui-même dans ses plus chères affections?

Hors de là, il était coutumier de fidélité; indéfectiblement attaché à ses amis, dont quelques-uns, comme Molé et Pasquier, se sont plus écartés de lui qu'il ne les a délaissés. Fidèle même en politique, et, malgré des divergences de vues, n'en restant pas moins féalement lié au régime qu'il a servi; ne refusant parfois son concours à son souverain que par respect pour ses idées

personnelles, — selon lui, expression de la vérité et du bien, — et non pour se rallier à un autre pouvoir.

Il brisait ainsi sans hésitation sa carrière, sachant qu'il se rejetait vers la plus profonde misère ; mais son désintéressement égalait sa générosité, et fastueux dans sa pauvreté même, il allait *semant l'or* comme le lui suggérait l'altière devise de sa noble maison.

Plus tard on s'est ri de lui, alors qu'il proclamait « savoir les finances » et on lui a demandé comment il aurait pu les conduire, lui qui avait si mal géré sa propre fortune.

Si l'on y avait regardé de près, on

aurait vu que le faste des hauts emplois qu'il avait occupés, et son inlassable charité, étaient pour beaucoup dans la ruine de ses propres affaires.

Il était de ces hommes d'État qui savaient alors descendre du pouvoir plus pauvres qu'ils n'y étaient montés. Ministre, ambassadeur surtout, il avait eu à cœur de représenter superbement son pays; et bien que le moins riche des envoyés des Cours étrangères, il s'en montrait le plus magnifique.

Ce n'était point sur M. de Chateaubriand qu'il voulait projeter cet éclat, mais sur l'ambassadeur de France, c'est-à-dire sur la France elle-même.

Pour sa personne, il était resté l'homme simple qui a écrit : « Lorsque je traverse une ville, je m'informe toujours si elle a un hôpital, et alors je dors tranquille sur mes oreilles. »

Ce n'est donc point par désordre qu'il a été, pendant toute sa vie, aux prises avec la nécessité. La charité venait à son tour tarir ses ressources et épuiser sa bourse précaire : a-t-on oublié cette admirable infirmerie Marie-Thérèse, entièrement élevée de ses seuls deniers, encore debout, bien que menacée aujourd'hui, et qui, depuis bientôt un siècle, est toujours secourable à tant d'infortunes ?

Si, dans la conduite de sa vie, il a

présenté de telles dissemblances ; si ses infidélités de sentiment n'ont jamais éveillé dans son âme le moindre remords ; si sa conscience ne lui a jamais représenté qu'il manquait à des engagements sacrés, c'est qu'il appartenait à une mentalité maladive dont il subissait, ne s'en doutant pas, l'inexorable influence.

Toutes les femmes aimées de lui étaient jeunes, toutes étaient belles, toutes l'adoraient : alors, pourquoi cette inquiétude, cette complète et si rapide satiété, ce besoin d'un perpétuel changement ? Ne trouvait-il pas en chacune d'elles les qualités morales, intellectuelles, affectives, dont il était épris ?

On pourrait invoquer, et je ne le tenterai pas, pour expliquer de telles défaillances, que son cœur fut surpris et comme entraîné malgré lui, et rappeler, pour atténuer la culpabilité de ses abandons, que la plupart de ses amies sont allées les premières vers lui et se sont imposées.

Lequel a été le premier séduit, de lui ou de Mme de Beaumont, tout à fait conquise à la première rencontre? Mme de Custine, cette exaltée, cette mystique, n'aurait-elle pas fait le premier pas? Mme Hortense Allart ne s'est-elle pas jetée sur sa route? Mme de Vichet n'a-t-elle pas écrit la première

lettre, et fait la première visite? Et bien d'autres ainsi, sans doute! De telle sorte, en vérité, qu'il semble avoir rarement pris l'initiative des liens qu'il a contractés, et qu'il les a acceptés, plus qu'il ne les a recherchés.

Il est d'autres raisons bien plus déterminantes de sa versatilité ; elles se produisaient à son insu, le conduisant en aveugle.

Durant toute son existence amoureuse, il a été abusé par son imagination, et les égarements de son cœur ont été suggérés par d'irrésistibles impulsions.

A l'âge des premiers entraînements,

encore dans le vague de la passion pressentie plutôt que comprise, il s'était voué corps et âme à un être fictif, enfanté par son rêve insensé. Il faut l'entendre parler de cette chimérique idole à laquelle il avait attribué tous les dons, pour la rendre plus digne de son culte. Il l'avait faite ravissante ; il l'avait faite bonne ; il l'avait conçue géniale, comme il l'était lui-même.

« Je me composais, nous dit-il, une femme, de toutes les femmes que j'avais vues. Cette charmeresse me suivait partout, invisible ; je m'entretenais avec elle comme avec un être réel, elle variait au gré de ma folie... Pygmalion fut moins

amoureux de sa statue... les paroles que j'adressais à cette femme auraient rendu des sens à la vieillesse, et réchauffé le marbre des tombeaux. Ignorant tout, sachant tout, à la fois vierge et amante, Ève innocente, Ève tombée, l'enchanteresse par qui me venait ma folie, était un mélange de mystère et de passion : je la plaçais sur un autel et je l'adorais... je trouvais à la fois, dans ma création merveilleuse, toutes les blandices des sens et toutes les jouissances de l'âme ; accablé et comme submergé de ces doubles délices, je ne savais plus quelle était ma véritable existence ; j'étais homme et n'étais pas homme ; je devenais le nuage,

le vent, le bruit ; j'étais un pur esprit, un être aérien chantant la souveraine félicité. »

Je le demande, quelqu'un a-t-il jamais tenu de semblables propos, même au plus fort de l'exaltation amoureuse, et ces dernières paroles, et surtout de pareilles sensations n'émanent-elles pas de la folie ?

Ce n'est point là du pur lyrisme, ce n'est point là une fiction poétique : ce sont de vraies impressions matérialisées, propres à certains aliénés, dont il reproduit littéralement le langage.

M. Victor Giraud, dans une étude des plus remarquables et des plus atta-

chantes sur les *Mémoires d'outre-tombe*, restituant à ces mémoires une page qui en avait été distraite et rendant un juste hommage à la sincérité de Chateaubriand, nous révèle une confession écrite de sa main, où l'on surprend ces poignants aveux d'âme : « Il faut remonter haut pour trouver l'origine de mon supplice ; il faut retourner à cette aurore de ma jeunesse où je me créai un fantôme de femme pour l'adorer. Je m'épousais avec cette créature imaginaire ; puis vinrent les amours réelles qui n'atteignirent jamais cette félicité imaginaire dont la pensée était dans mon âme. J'ai su ce que c'était que de vivre pour une

seule idée et avec une seule idée, de s'isoler dans un sentiment, de perdre de vue l'univers, de mettre son existence entière dans un sourire, dans un mot, dans un regard... je n'ai jamais été heureux ; je n'ai jamais atteint le bonheur que j'ai poursuivi avec une persévérance qui tient à l'ardeur naturelle de mon âme ; personne ne sait quel était le bonheur que je cherchais ; personne n'a connu entièrement le fond de mon cœur ; la plupart des sentiments y sont restés ensevelis, ou ne se sont montrés dans mes ouvrages que comme appliqués à des êtres imaginaires. »

« Je m'épousais avec cette créature

imaginaire ; puis vinrent les amours réelles qui n'atteignirent jamais cette félicité imaginaire dont la pensée était dans mon âme ! » Voilà le secret de ses défaillances incessantes et l'une de leurs principales raisons.

Emporté par son rêve, il allait inlassablement à la découverte de ce fantôme idéal qu'il avait comblé de tous les dons, et auquel, dans ses aspirations maladives, il s'était à jamais fiancé. Terme de comparaison sublime et insaisissable, près duquel toute réalité devenait bientôt inférieure et périssable.

Sa vie amoureuse s'est écoulée à la folle poursuite de cette chimère toujours

expirante, toujours renaissante, convoitée sans cesse, toujours entrevue, jamais atteinte, un moment approchée, évanouie aussitôt, lui laissant la déception d'un mirage, sans le désabuser de nouvelles espérances vers lesquelles il acheminait encore sa route, ne s'apercevant pas qu'il était le perpétuel jouet d'une irréalisable illusion.

Ainsi dans l'histoire du cœur, d'autres encore, et non des moindres, se sont élancés comme lui sur de mêmes traces, toujours abusés par de successives amours, sans avoir conscience qu'ils demandaient à l'éphémère ce qui n'appartient qu'à l'infini.

Les apparences que Chateaubriand croyait enfin réalisées et vers lesquelles il se dirigeait sans cesse, n'étaient point seulement les filles de sa décevante fiction : ses préférences étaient encore plus fatales. Issu de race troublée, elles lui étaient imposées par une loi physiologique lui infligeant un état d'âme qu'il ne pouvait que subir sans lutte efficace, comme il advenait d'ailleurs pour les amies qui allaient à lui, et que sollicitaient les mêmes impressions.

Si nous passons en revue la plupart des femmes aimées de Chateaubriand et qui l'ont aimé, nous leur trouverons un défaut d'équilibre analogue à celui qu'il

présentait lui-même : nous aurons ainsi l'explication des raisons médico-psychologiques de leur choix réciproque.

Plusieurs d'entre elles avaient traversé en victimes les plus sombres jours de la Révolution ; n'ayant échappé que par miracle à l'échafaud sur lequel elles avaient vu monter les êtres qui leur étaient le plus chers, leur esprit avait pu garder quelque trouble de cette terrible empreinte : telle Mme de Beaumont, telle Mme de Custine.

Peu de femmes, il est vrai, furent aussi malheureuses que Mme de Beaumont. Après un premier amour déçu qui sombra bientôt dans le divorce ; après le mas-

sacre de son père, elle eut la douleur de voir traîner au supplice et sa mère et son frère. Si elle fut personnellement épargnée, c'est que, la jugeant expirante, les bourreaux qui conduisaient les siens à la guillotine, l'abandonnèrent au bord d'une route; dans leur certitude, au bord d'une tombe. Elle survécut pourtant, errante, solitaire, dénuée, jusqu'au jour où le moraliste Joubert, homme de si profonde pensée et de si grand cœur, se prit de pitié pour elle et l'accueillit à son foyer.

Elle continua à vivre encore un peu de temps, mais toujours comme malgré elle, et avec le dégoût de la vie.

Avant les épouvantes d'aussi affreuses catastrophes et le grand ébranlement nerveux qui ne pouvait que s'en suivre, alors qu'aucun malheur n'était encore venu les atteindre, on surprenait chez Mme de Beaumont, comme chez Mme de Custine, des tristesses, des nervosités qui décelaient les premiers indices d'un incontestable état morbide.

« Ceux qui ont vu Mme de Beaumont faisant les honneurs des soirées de son père, ou bien étant de service à la cour, dépeignent dans ces années sa personne comme alliant la vivacité à la tristesse, une spirituelle pétulance à la mélancolie, nous dit M. Bardoux dans l'étude

si remarquable qu'il a consacrée à cette femme d'élite. « Elle avait, nous dit-il encore, toujours le dégoût de la vie. »

« Oh ! pourquoi, s'écrie-t-elle, n'ai-je pas le courage de mourir ? Cette maladie que j'avais presque la faiblesse de craindre, s'est arrêtée, et peut-être suis-je condamnée à vivre longtemps. Il me semble cependant que je mourrais avec joie... Tout ce que ma position a d'amer et de pénible, se changerait en bonheur, si j'étais sûre de cesser de vivre dans quelques mois. »

Ses vœux ardents ont été exaucés. Elle a trop peu vécu pour qu'on puisse saisir dans son existence des signes nom-

breux d'étrangeté que de plus longs jours auraient certainement fait apparaître ; cependant, elle n'a pas échappé à cette morosité excessive qui en est le présage.

La mort est venue, prématurément et par bonheur pour elle, la soustraire à de nouvelles épreuves, à de nouveaux chagrins.

Elle s'était follement éprise de Chateaubriand que Fontanes lui présenta, et à partir de ce jour, ajoute M. Bardoux, « c'en fut fait d'elle, elle avait cessé de s'appartenir ». Elle se voua à cette affection corps et âme. Elle aima sans réserve, elle aima sans partage et,

pendant près de deux ans, fut aimée comme elle aimait elle-même ; mais une heure vint où son ami lui fut infidèle ; elle eut alors le sentiment, avec l'intuition dont, en cas semblable, est douée toute femme aimante, qu'elle n'était plus aussi chère qu'aux jours heureux et si proches encore de leur union. Elle n'avait cependant pas le soupçon d'un délaissement prochain, attribuant au mal qui la minait et qui allait l'emporter, la réserve, sinon la froideur de Chateaubriand.

Tandis qu'elle allait disparaître, Mme de Custine était à l'horizon, et déjà prenait sa place.

Mais, nous l'avons dit, pour inconstant qu'il fût, Chateaubriand demeurait toujours l'ami, et ce nouvel attachement ne le détourna pas de son devoir de galant homme. Il resta, pour Mme de Beaumont expirante, plein de sollicitude. Il l'appela à Rome dans l'espérance qu'un plus doux climat prolongerait une vie prête à s'éteindre ; il l'entoura jusqu'à son dernier souffle de tant de dévouement et de tendresse, avec une telle dignité et un tel respect que, bien que ne se méprenant pas sur la nature de cette liaison, son ambassadeur, le cardinal Fesch, qui ne l'aimait pas cependant, et le Saint-Père lui-même firent demander des

nouvelles de la sympathique agonisante, et se firent représenter à ses obsèques.

A Mme de Beaumont succéda donc bientôt, dans le cœur et dans la vie de Chateaubriand, Mme de Custine. Elle était jeune et belle. Comme bien d'autres, elle fut subjuguée par le charme et l'éclatante renommée du grand enchanteur. Avec elle, l'empreinte morbide est plus apparente. Elle aussi avait eu une jeunesse angoissée. Enfermée aux Carmes, elle avait assisté aux massacres de Septembre, après avoir vu périr son beau-père et son mari, par la main du bourreau.

Ces épouvantes, ce péril, ce deuil

n'étaient point faits pour laisser impassible un être de tout temps impressionnable. Alors que ces catastrophes ne l'avaient point encore menacée; en plein bonheur, unie à l'homme qu'elle aimait, elle était souvent prise, sans motif, de crises bruyantes de rire et de larmes que rien n'arrêtait, indice caractéristique d'une maladive prédominance nerveuse. Sa tristesse était profonde; comme Mme de Beaumont encore, fille d'un père de beaucoup plus âgé que sa mère, elle portait en elle le sceau de cette union disproportionnée, et toujours elle s'en ressentit.

Elle avait conçu pour Chateaubriand

une ardente passion qui, pendant plus de vingt ans, ne s'est jamais démentie; fidèle à son culte jusqu'à la dernière heure, bien que son bonheur ait été presque sans durée, et qu'à son tour elle ait été délaissée pour une autre affection.

Brisée par cet abandon, elle y survécut cependant de longues années, non sans bizarreries de caractère, en proie à des craintes, à des sollicitudes exagérées pour sa santé, qui la rendaient absolument hypocondriaque.

Son fils, Astolphe de Custine, fut un moment franchement aliéné. Koreff qui, lors du congrès de Vienne, le voyait

souvent et eut à le soigner, raconte « ses aberrations, ses emportements, ses violences, ses obstinations », triste héritage dont sa mère lui avait transmis les éléments.

Ici apparaît la plus aimée de Chateaubriand, Nathalie de la Borde, comtesse de Noailles, duchesse de Mouchy, la poétique Blanca des Abencérages, belle à miracle, dont le souvenir, plus qu'aucun autre, a dominé le cœur de Chateaubriand et l'a marqué d'une ineffaçable empreinte.

« Je n'ai jamais connu, dit M. Hyde de Neuville, une âme plus noble et plus généreuse. »

Elle fut la plus violente passion que Chateaubriand eût ressentie et nourrie; il l'évoque souvent et « partout, dit M. Pailhès, à Rome, dans les Pyrénées, en Autriche, à Fontainebleau, à Paris, dans le mystère de ses songeries, comme dans le texte de tous ses ouvrages, comme dans le secret de sa correspondance. Partout se retrouve en effet, sous sa plume, l'hommage voilé et attendri à la muse de Méréville, à la docte fée, à Nathalie de la Borde, duchesse de Mouchy » ; elle fut aussi, de toutes, celle qui devait perdre le plus entièrement la raison. Est-ce pour cela que Chateaubriand lui est resté plus durablement attaché ? Il

a assisté à ce naufrage... Dès les premières années de leur intimité, il en a surpris peut-être les présages : par ressemblance de nature, il a subi la séduction des originalités brillantes que cet esprit charmant présentait déjà, comme il advient parfois pour les rayons qui doivent se voiler à jamais.

En Espagne, peu avant le rendez-vous de l'Alhambra, Hyde de Neuville avait remarqué, chez l'adorable Nathalie, des moments d'excitation et des crises de larmes. Il raconte « qu'un soir de vendredi-saint elle fut saisie, dans la cathédrale de Séville, d'un attendrissement impossible à réprimer, et cette belle

âme, si ouverte à toutes les impressions, ne put contenir celles que lui inspirait la scène imposante de la cérémonie funèbre à laquelle ils assistaient. »

Après de telles exaltations, après de fréquentes éclipses de raison, Mme de Mouchy entra dans une longue agonie de démence, submergée par le délire des persécutions, traînant d'année en année la plus lamentable des existences, jusqu'au jour où la mort vint enfin l'affranchir.

Voilà donc trois amies de Chateaubriand, toutes trois empreintes d'une mentalité morbide prédominante : l'une, Mme de Beaumont, excessive par une

sensibilité sans cesse inquiète et un profond dégoût de la vie ; une autre, Mme de Custine, agitée, mystique, hypocondriaque ; Mme de Mouchy enfin, aliénée de bonne heure, et pour toujours.

La cousine de Mme de Mouchy, la duchesse de Duras, qui avait rencontré Chateaubriand à Méréville, s'en éprit passionnément à son tour, et ne dut qu'à l'heureuse intervention et aux persévérants conseils de Mme de la Tour du Pin d'échapper aux dernières conséquences de cette obsession.

Mme de la Tour du Pin, que nous avons déjà vue chercher à la détourner

de cet entraînement, insiste pour la préserver, en lui représentant qu'elle aurait à le disputer à trop d'autres sympathies. Elle la presse de reporter toute son affection sur ses enfants, réclamant pour eux encore plus de tendresse et de sollicitude, et lui montrant ce devoir comme le salut.

Cette bienfaisante influence ne fut pas sans action sur Mme de Duras ; elle renonça dès lors à toutes les aspirations de l'amante, se réfugia dans l'amitié la plus profonde et la plus tutélaire, entourant Chateaubriand de toutes les tendresses d'une sœur, presque d'une mère, le protégeant de tout son crédit alors con-

sidérable, servant utilement sa carrière politique avec une ardeur inlassable.

Mais, au fond d'elle-même, l'amour bouillonne tumultueusement. Malgré ses résolutions austères et sans défaillance, elle en ressent tous les orages qui la laissent parfois impuissante à taire les tortures d'une déchirante jalousie.

C'est que cette amitié de sœur ne saurait suffire au grand homme, et que déjà vient à surgir une autre intimité, peut-être d'autant de réserve, mais qu'un moment il a pu espérer plus complète : Mme Récamier s'est emparée de lui, et il s'est emparé d'elle.

Mme de Duras n'as pas été exempte

d'émotivité maladive, ni de singularité. N'en est-ce pas déjà un indice un peu particulier que cet attachement d'exception qu'elle a façonné elle-même, dont elle a dicté les conditions, et dont elle ne peut se résigner à accepter des écarts qui n'ont pas à la regarder ?

Elle a raconté ses angoisses dans plus d'un roman où, sous le voile de personnages fictifs, elle s'est dépeinte elle-même exhalant ses plaintes, ses déceptions, et aussi ses exigences.

« Pensive avant de penser », comme elle dit d'Ourika, celle de ses héroïnes avec laquelle elle a le plus de ressemblance, elle gémit d'être inutile. D'ail-

leurs, pour un motif ou pour un autre, elle gémit souvent, la duchesse de Duras !

« Cet affreux sentiment de l'inutilité de l'existence est celui qui déchire le plus profondément le cœur ; il me donne un tel dégoût de la vie que je souhaitai sincèrement mourir de la maladie dont j'étais attaquée. Je ne parlais pas ; je ne donnais presque aucun signe de connaissance, et cette seule pensée était bien distincte en moi, je voudrais mourir...

« La vie m'est à charge ; je ne vois d'avenir et je ne vois de repos que dans la mort...

« Ah ! que la mort me sera douce ! je

bénirais celui qui me la donnerait en ce moment...

« La vie se présentait devant moi comme un champ immense et stérile où je ne pouvais faire un pas sans dégoût et sans désespoir...

« J'ai passé bien des années de ma vie à pleurer... »

« En proie à sa douleur, comme à une idée fixe, et secouée de palpitations nerveuses qui lui ôtaient, le jour, tout repos, et la nuit, tout sommeil, elle aggravait son triste état par la crainte du pire malheur. La folie de sa chère cousine, Nathalie de Noailles, duchesse de Mouchy, qu'elle avait soignée de son

mieux, obsédait sa pensée. Elle en vint à redouter un sort pareil. Elle s'étonne plus tard de vivre encore, en se rappelant ce qu'elle avait souffert, et que sa raison y eût résisté. »

Le mariage de sa fille Félicie, veuve à 17 ans du prince de Talmont, avec le comte de la Rochejaquelein, l'avait troublée et accablée par des motifs vraiment exagérés.

Les chagrins de Mme de Duras, quoique justifiés, sont habituellement excessifs, et ils sont excessifs parce qu'ils sont morbides.

« Dans les cas d'extrème émotion, dit toujours M. Pailhès, Mme de Duras

s'évanouissait comme cela lui arriva quand elle plaidait la cause de Chateaubriand auprès de Vitrolles...

« Sa fille Clara tenait de sa mère en cela, comme en beaucoup d'autres traits. Elle aussi avait hérité les mêmes prédispositions maladives, et s'évanouissait dans l'émotion et la fatigue. Toutes deux ont été frappées de paralysie et y ont succombé, la fille à peu près au même âge que la mère. »

Les exigences de Mme de Duras n'allaient pas sans tyrannie, et avaient bien des fois excédé Chateaubriand. « Vous me tourmentez, vous me faites mourir de chagrin, lui écrit-il, soyez injuste

puisque vous voulez l'être, je ne sais plus de remède à une imagination qui gâte tout, exagère tout et détruit tout. »

Il se prend de pitié pour elle cependant ; il s'efforce de la distraire de ses préoccupations de santé, et des craintes, alors chimériques, qu'elle est portée à en concevoir. « Vous vous noircissez la tète toute seule ; croyez-moi, vous m'enterrerez, lui écrit-il encore...

« Si vous comptiez mon amitié pour quelque chose, vous seriez assurée de guérir...

« Si j'osais hasarder quelques consolations sur l'état de votre santé,

vous les prendriez pour de l'indifférence et de la légèreté... Je crains de vous parler de vos maux, de peur de vous fâcher...

« Je persiste à croire que vous me survivrez de vingt-cinq à trente ans. Le fond est excellent chez vous, et vos amis vous aimeront tant, qu'il vous faudra vivre malgré vous et vos injustices. »

Mais voilà que l'hypocondrie l'envahit de plus en plus, et fait son œuvre de mort affective. Sous cette délétère influence, elle se ralentit dans ses manifestations d'amitié, sinon dans son amitié même. Elle, la correspon-

dante que rien ne lassait, garde le silence, et étonne et afflige Chateaubriand.

« Puisque vous me donnez si rarement de vos nouvelles, lui mande-t-il, je vais en faire prendre chez vous. Si cela ne vous fatiguait pas, vous m'ôteriez une cruelle inquiétude en m'écrivant un mot. »

Mais, ainsi tourmenté et obsédé, son cerveau s'engage, et, en août 1826, elle est frappée d'une première atteinte de paralysie partielle qui la laisse amoindrie, et donne à Mme Swetchine l'impression d'une destruction. Le 16 janvier 1828, Mme de Duras achevait de

mourir. « Elle sortait d'une vie de souffrances atroces et de chagrins déchirants, malgré les apparences d'une vie brillante et couronnée de tout ce qu'on appellerait le bonheur. »

Que dire de Mme Récamier ? Elle n'était point exempte elle-même d'étrangeté, et elle appartient, elle aussi, à ces désharmoniques dont il vient d'être question.

Si, comme on le dit, quiconque aime le danger y périt, il faut reconnaître que Mme Récamier fait exception à cette règle : personne n'y ayant été plus exposé, ne l'ayant plus frôlé, et n'y ayant mieux échappé, en dépit de quelques

apparences qui ne reposent sur aucune précision.

Adorée de tous, elle ne s'est jamais laissé pleinement aimer, malgré l'ardeur et la sincérité de passions que sa beauté, sa grâce, son charme inspiraient à tous ses fidèles dont elle accueillait volontiers l'hommage, sans le favoriser absolument. On a pu supposer que, dans sa préférence marquée pour Chateaubriand, durant une amitié de tant d'années, l'amour avait eu son heure triomphante : rien ne le confirme.

Quelle explication donner de sa réserve? Ce refus constant d'elle-même ne fut pas dicté, à coup sûr, par le senti-

ment rigoureux de ses devoirs d'épouse ; pas davantage par la foi religieuse, sommeillant dans son âme sans la dominer ; non plus que par des conditions particulières auxquelles on a fait allusion sans preuves et qui sont du domaine de la pure légende.

C'est l'incompréhensible, si l'on n'invoque pas ce je ne sais quoi de singulier, qui se passait aussi dans cet esprit morbidement bizarre.

Entre temps, des distractions sentimentales intéressaient Chateaubriand et, parmi elles, la marquise de Vichet et Mme Hortense Allart, sans parler de Mme de Castellane et de Mme Hamelin,

pour limiter cette énumération dans laquelle pourrait figurer au même titre encore cette belle et si jeune Occitanienne qui, dans les dernières années de la vie de René, s'offre à lui avec insistance et qu'il refuse.

M. de Wyzewa a publié naguère les lettres ardentes, mais chastes, de Mme de Vichet, cette inconnue éprise des œuvres et, par suite, de la personne du maître.

Epouvantée à la pensée qu'entre son devoir et son cœur elle pourrait faiblir un jour, une première fois, dans sa jeunesse, elle recherche et fuit tour à tour une rencontre trop désirée. Et les ans s'écou-

lent ainsi, jusqu'au jour, l'âge venu, où, se sentant enfin à l'abri de tout entraînement, elle se déclare, en même temps qu'elle se dérobe encore, échangeant une correspondance de plusieurs années avec son idole.

Mais alors par un sentiment moins détaché de sa personne, fuyant sa présence tout en sollicitant sa tendresse, jusqu'à l'heure où, pressée de se montrer, elle s'en défend encore, elle a compris qu'à l'âge où l'amour n'est plus séduisant, il n'est plus victorieux, et elle implore d'être aimée par ses lettres, comme elle a aimé elle-même par les livres du poète. Cette équivoque ne pouvait indéfiniment

se prolonger : un moment vint où toute entrevue ne put être plus longtemps différée, et le charme s'évanouit aussitôt.

La marquise de Vichet, selon toutes les vraisemblances, n'a jamais appartenu à Chateaubriand. Romanesque et mystique, il ne lui a manqué, pour compter tout à fait parmi les plus intimes amies de René, que de se trouver plus tôt en sa présence, et cette femme, vertueuse à coup sûr, aurait facilement cessé de l'être si, au lieu de vivre en un coin perdu du Vivarais, elle eût habité dans son voisinage.

Tout autre était Mme Hortense Allart.

Celle-ci n'était point éthérée ni mystique, et c'est à l'opposé qu'il la faut envisager. Ses principes, comme sa conduite, sont relâchés à ce point qu'on peut se demander si elle n'est pas entièrement dépourvue de sens moral, et si elle a jamais eu, en amour, notion du bien et du mal.

Sous cet aspect, elle se rattache à un groupe de déséquilibrés qui, quelquefois maladivement conduits par les exagérations de leur cœur, le sont plus souvent encore par les troubles de leurs sens.

Voilà donc plusieurs femmes distinguées par de rares facultés et un grand

charme, auxquelles va l'amour de Chateaubriand, et dont l'amour va à lui.

Pour quelles raisons leur choix a-t-il suivi ces directions et décidé de leurs préférences? Nous venons d'en surprendre les causes : c'est que elles comme lui répondaient à un même état d'esprit hors de la voie commune; qu'ils en subissaient la domination, n'étant point libres d'aimer, hors du cercle étroit dans lequel leurs prédispositions maladives les tenaient enserrés. C'est que les névropathes s'unissent aux névropathes, pour multiplier en leur descendance leur tache originelle qui va toujours s'accroissant, selon les fatalités et la sagesse

d'une loi dont nous aurons bientôt à parler.

En apprenant la mort de la duchesse de Mouchy qu'il avait si tendrement aimée, il se crut la cause de ce malheur, et il s'imagina porter avec lui la contagion. « Tout ce que j'ai aimé, écrit-il à Mme de Duras, connu, fréquenté, est devenu fou. Moi-même, je finirai par-là. » Chateaubriand se trompait ; il n'a jamais contagionné personne. Seulement, ses dilections se portaient vers des êtres préparés comme lui aux accessions de la folie, et les lui faisaient choisir et préférer par d'inconscientes affinités électives ; ces affinités incli-

naient aussi vers lui ces mêmes êtres, animés des mêmes impulsions, menacés d'un même naufrage.

Ce n'est pas que la folie ne soit jamais contagieuse. Il n'existe pas pour elle, il est vrai, comme pour beaucoup d'autres maladies, un germe matériel qui se transmet de personne à personne et se développe par contact.

La contagion possible, bien que rare, en est toute d'influence morale, de persuasion. Elle se manifeste d'un malade à un prédisposé plus ou moins héréditaire, et sévit ordinairement dans une même famille, ou encore parmi des gens, dont les uns imposent leur ascendant

par autorité ; dont les autres le subissent par ordre ou par affection.

Dans la grande majorité des cas, ce délire à deux ou à plusieurs consiste dans la transmission d'une crainte, dans la persuasion d'un commun danger, et s'affirme sous la forme presque constante d'un délire de persécution. Je passe sous silence, bien entendu, les grandes épidémies qui, en des temps historiques, ont courbé tout un peuple ou toute une région à l'insanité, ce qui n'a rien à voir avec l'étude individuelle dont nous nous occupons ; cependant, puisque nous parlons de contagion, il est bon de rappeler que ces grandes vagues de dé-

mence submergeant les foules ont eu un fond commun de terreur et de persécution.

La folie habituelle de contagion, la folie à deux, doit être attribuée à la suggestion d'un esprit primitivement malade et énergique sur un autre esprit débile et prédisposé ou, à tout le moins, inférieur en volonté.

Le suggestionné peut aller fort loin dans cette voie, et s'y aventurer aussi entièrement que son dominateur ; seulement, si on les sépare, le premier restera l'aliéné qu'il était ; le second cessera assez rapidement d'être l'aliéné qu'il était devenu, pour ainsi dire de surface

et par reflet; l'un sera souvent incurable ; l'autre, toujours guérissable.

Rien de semblable chez Chateaubriand ; rien de semblable chez les femmes qui sont allées à lui : il n'a subi, ni fait subir aucune contagion. Il y avait seulement chez lui, comme chez ses amies, de communes attirances par de pareilles ressemblances. Ils étaient, les uns et les autres, à une première étape d'anomalie, pouvant préparer la grande insanité pour leurs générations futures.

A quoi est dû en amour ce qu'on a appelé le coup de foudre ? A des similitudes furtives, encore obscures pour les autres, mais qui apparaissent soudain à

ceux qui les portent, et qui les dominent en les captivant avec intensité. Ils se sont révélés à première vue les uns aux autres ; ils se sont reconnus comme de même esprit, de même race ; se retrouvent, se plaisent, et tendent à se confondre.

Il en va ainsi pour les prédestinés à l'aliénation mentale. De mystérieuses sympathies les rapprochent, en vertu d'une loi de préservation sociale qui aboutit, avec le temps, à l'anéantissement de la postérité, n'associant des êtres voués dans leur descendance au même sort que pour mêler leur tare et la mieux détruire.

Les fous aiment les folles ; ou, plus exactement, ceux qui côtoient la folie sympathisent entre eux, s'attirent et s'unissent souvent.

« Il est un fait bien digne de remarque, a écrit l'éminent docteur Blanche : c'est l'étrange affinité qui semble rapprocher les familles entachées d'aliénation mentale, et que j'ai eu bien souvent l'occasion de constater. »

Alors que j'étais le médecin adjoint de cet aliéniste distingué, que de fois il a appelé mon attention sur des associations de ce genre pour m'en montrer la fréquence !

« Combien de fois, professe le docteur

Savage, médecin de l'hôpital de Bethléem, combien de fois, en recherchant les causes d'un cas d'aliénation mentale, n'arrive-t-on pas à reconnaître que le père et la mère ont mis en commun les plus fâcheuses prédispositions héréditaires; et que celles-ci, chez les enfants nés de semblables mariages, ont paru se multiplier les unes par les autres, plutôt encore que s'ajouter ! »

Les névrosés ont donc tendance à s'unir aux névrosés. Nous venons de voir les impulsions qui déterminent ces unions : il nous reste à envisager le but vers lequel elles conduisent. Ce but est la stérilité.

Dans les plans de la création, ceux qui pourraient transmettre une tare morbide, quelle qu'elle soit, sont destinés, après quelques unions, à bientôt disparaître.

Ainsi est assurée cette loi de préservation qui a pour objet de conserver intacte, dans une grande partie de l'humanité, une moyenne remplie de bon sens, et quelques-uns de ces cerveaux toujours aptes aux grandes conceptions, aux nobles idées, qui sont la lumière du monde et l'honneur du roseau pensant.

« Ce sont de simples déséquilibrés, dit M. Bourneville, qui donneront naissance, dans les générations successives,

à des individus abâtardis au point de vue physique, moral, intellectuel. Au bout d'un certain temps surtout, si à la tare héréditaire viennent se joindre des causes occasionnelles, ces familles s'éteindront d'elles-mêmes. Leurs derniers descendants, ne vivant plus que d'une vie végétative, seront devenus impropres à la procréation, et ils y seront devenus impropres par des anomalies d'organes extrêmement fréquentes chez les dégénérés. »

Il est en effet d'observation que ordinairement, à la quatrième génération, les familles d'aliénés deviennent stériles. Et cela n'a rien d'inexplicable : il

se produit chez eux, comme chez d'autres dégénérés, des altérations matérielles qui ne permettent plus les fonctions créatrices. Jules Voisin n'a trouvé à la Salpêtrière, parmi les idiots et les imbéciles, termes extrêmes de la dégénérescence, l'absence de toute atrophie de ce genre que dans la proportion de 14 p. 100.

C'est donc par-là que les familles d'aliénés s'éteignent. Mais pourquoi tendent-elles, chez les premiers déséquilibrés, à cette extinction, par des unions avec des êtres qui leur sont trop semblables, au lieu de préparer la régénération en unissant des êtres tout opposés ?

Il semble qu'alors ce vice d'origine, au lieu de se fortifier et de s'accroître, s'atténuerait de mariage en mariage par l'intervention d'éléments très sains, et arriverait à disparaître. Il n'en est malheureusement pas ainsi : c'est là un mystère dont le sens nous échappe. Ces unions opposées n'aboutiraient probablement pas toujours à dissoudre la tache originelle, et le nombre des demi-fous irait en se multipliant. Il est permis de penser que ces alliances de prédisposés se contractent entre ceux qui sont trop menacés ou trop atteints, pour que des mariages de nature diverse et contraire puissent avoir suffisamment

raison de leur tare, et en triompher. Leur penchant d'autant plus intense les réunit alors, pour concourir en leur personne, ou en celle de leur plus proche descendance, à une rapide extinction. Cette lugubre échéance, croyons-nous, ne serait que retardée par des unions incomplètement compensatrices, n'aboutissant sans doute, pendant un temps plus long, qu'à faire un plus grand nombre de victimes.

Cette interprétation peut très bien être contestée ; le fait de la stérilité, après quelques générations, n'en subsiste pas moins.

Ainsi donc les amours de Chateau-

briand ont tenu une grande place dans sa vie. De l'adolescence à la vieillesse, il en a toujours été occupé. Il s'est absorbé en elles à l'égal du souci de sa gloire, de l'inspiration de ses œuvres, de ses ambitions politiques, du sentiment orgueilleux de son mérite. Cette domination ne lui était point imposée seulement par le caprice d'un cœur frivole, mais dictée plus encore par des fatalités ataviques, par des forces aveugles dont il subissait morbidement, et sans pouvoir s'y soustraire, l'inexorable étreinte.

« Je vous plains, monsieur de Chateaubriand, lui disait un jour une belle et pé-

nétrante Irlandaise, car vous portez votre cœur en écharpe » ; c'était en effet, spirituellement dit, le mot de la situation.

En toute vérité, il a été plus à plaindre qu'à blâmer, car, durant toute sa vie sentimentale, il a porté son cœur « en écharpe », et par lui n'a jamais été pleinement heureux.



CONCLUSION

CONCLUSION

Il résulte de cette étude que par ses origines, comme de sa personne, Chateaubriand eut un esprit mal pondéré, et que ce déséquilibre, si manifeste en diverses circonstances, pouvait, par un pas de plus, le jeter dans le domaine de l'aliénation mentale.

Il n'a jamais été aliéné, tout en étant voué de naissance à l'insanité. Il est demeuré un perpétuel prédisposé, côto-

yant sans cesse les frontières de la folie, sans jamais les franchir.

Il a été ainsi malgré son génie, et non à cause de son génie ; car, en dépit de ce qu'on a pu en dire, le génie n'a rien à voir avec la folie.

Les hommes de génie ont-ils dû être plus ou moins fous pour avoir du génie ? ou, chez les rares exemples qu'on en compte, le génie, marchant de pair avec leur folie, a-t-il pu seulement resplendir encore en eux, malgré elle ?

La solution de ce problème troublant s'impose d'elle-même : combien compte-t-on d'hommes de génie par siècle, combien compte-t-on d'aliénés par an,

combien en compte-t-on par jour ?

Si la folie était productrice ou adjuvante du génie, les hommes qui ont reçu cette auréole, seraient en bien plus grand nombre.

Comment a-t-on pu faire dériver l'un de l'autre deux états d'esprit si différents, si opposés : le génie, ce qu'il y a de plus haut, de plus noble, de plus rare dans l'âme humaine, et la folie, ce qui en est le plus fréquent et le plus vulgaire ?

Loin de produire ou d'ajouter à l'éclat et à l'étendue des plus sublimes facultés, la folie nous paraît plutôt les limiter et les ternir.

S'il est vrai que quelques-uns des plus glorieux représentants de l'humanité ont eu leur vie traversée par les plus singulières aberrations, pouvant néanmoins marcher parallèlement avec leurs conceptions les plus intuitives, sans les troubler, sans les confondre : tels Socrate ou Pascal, par exemple, il est plus vraisemblable encore que ces esprits d'exception ont été importunés à certaines heures, et même amoindris, par de folles imaginations, heureusement fugitives, qui imprimaient à leur essor un moindre élan, ou même une direction contraire. Non, la folie n'est pas la condition, l'augment du génie :

elle en est l'entrave, elle en est l'ombre, elle en est l'éclipse. Elle le dépare et le voile plus ou moins momentanément. C'est elle qui, venue d'origine ou de hasard, rend parfois les plus grands hommes inégaux, hésitants, inférieurs à eux-mêmes, ne planant pas toujours, mais rampant quelquefois.

La conduite des plus illustres moralistes de l'antiquité était loin d'être toujours d'accord avec l'élévation et la pureté de leur doctrine ; et ce n'est certainement point non plus quand il était frémissant de peur, en proie à ses terrifiantes épouvantes, que Pascal devenait le plus pro-

fond des penseurs et l'un des plus merveilleux écrivains.

Que peuvent donc avoir de commun ces deux contrastes : le génie et la folie, pour qu'on se soit mépris au point de les considérer comme solidaires, et quelquefois comme similaires ?

Peut-être, et tout au plus, un certain degré d'éréthisme cérébral dont, en raison de leur surexcitation d'esprit personnelle, des générateurs excentriques ont pu transmettre l'activité intense à le façon d'un moteur.

Selon cette hypothèse, il ne faudrait pas supposer que tous les anormaux peuvent préparer l'avènement de pro-

diges ; c'est la très rare exception. Quelques-uns seulement de ceux dont les facultés, d'abord intactes, se sont depuis troublées, pourraient être aptes à avoir dans leur postérité des hommes transcendants. Mais les parents dont le développement intellectuel est resté initialement dans la nuit, ne donneront jamais naissance à des êtres supérieurs. L'absence de toute faculté ne saurait contenir en germe la magnificence intellectuelle des dons les plus rares, des dons sublimes.

Le génie de Chateaubriand ne l'a pas préservé des pires faiblesses, pas plus que ces faiblesses n'ont donné naissance

à son génie. Il a suivi sa route tantôt radieuse, tantôt sombre, selon les agitations inconscientes de son âme, selon les exaltations ou les affaissements de sa raison.

Cette raison, parfois captive, était fatalement conduite par une disposition morbide, qui la rendait tantôt, et tour à tour, éclatante ou obscure.

Les aliénistes connaissent bien cette modalité de l'esprit dont ils ont fait une espèce morbide à laquelle ils ont donné le nom de *manie circulaire*, de folie à double forme : affection tantôt continue, alterne ou intermittente, dont les périodes diverses sont quelquefois sépa-

rées les unes des autres par de longues rémissions de plusieurs années.

Chez ceux qu'elle ne fait que menacer, et qui n'en présentent que l'ébauche, chez les simples prédisposés comme l'était Chateaubriand, elle se traduit par des étrangetés contradictoires de caractère, par des versatilités opposées se démentant les unes les autres. C'est ainsi qu'avec la même sincérité, on pourrait dire avec la même candeur, Chateaubriand s'est montré altier dans la vanité, et humble dans la modestie, selon la forme prédominante de cet état circulaire qui le possédait : les phases d'orgueil devenant toutefois,

de beaucoup, les plus fréquentes.

On ne saurait confondre la folie circulaire avec le délire des grandeurs systématisé, proprement dit. Celui-ci est une entité distincte, semblable à elle-même pendant toute sa durée, jusqu'à la guérison ou jusqu'à la mort.

Les mégalomanes sont toujours des mégalomanes : leur mal est un. Ils pourront avoir des périodes d'accalmie plus ou moins suivies de rechute, mais il n'en sera pas pour eux comme pour les insensés atteints de folie circulaire : il n'y aura pas substitution d'une forme opposée à l'autre : nuances à part, leurs folles conceptions seront de même

esprit, conservant la même allure, et demeurant au fond identiques.

Si, pour les convaincre de l'inanité de leurs prétentions, on cherche à leur montrer la contradiction qui existe entre leur état véritable et celui qu'ils s'attribuent ; si l'on nie la réalité de leur grandeur, de leurs richesses, de leur mérite, on n'obtient que le dédain du pauvre fou qui se croit maître du ciel ou de la terre. Après s'être élevé dans sa chimère au faîte du génie ou de la puissance, il ne s'avise pas de faire le modeste. Il restera logique avec lui-même, immobilisé dans une croyance toujours semblable. Vous ne le verrez

jamais descendre volontairement de son piédestal, et, tant qu'il ne sera pas guéri, admettre qu'il était le seul à s'y être élevé.

L'empreinte morbide qui a marqué Chateaubriand s'éloigne beaucoup de ce tableau à outrance. Elle lui a enlevé pourtant une partie de son discernement et, si l'on veut être juste à son égard, il faut lui en tenir compte pour se défendre d'un jugement qui, trop sévère, ne serait pas équitable.

A côté de la tache originelle dont il avait hérité, les conditions les plus favorables à l'obscurcissement et au naufrage d'une raison humaine se sont tou-

jours pressées sous ses pas. Tout a concouru à cette influence : le sombre milieu dans lequel ses premières années se sont écoulées, les agitations d'une jeunesse aventureuse, les vicissitudes de fortune les plus diverses, l'ivresse troublante d'une incomparable gloire, et les tumultes d'un cœur toujours inassouvi.

A un moindre degré, et plus passagèrement, quel est l'homme d'ailleurs qui a parcouru toute sa vie égal à lui-même ? Quel est celui qui n'a pas eu, sans s'en apercevoir, son heure d'égarement ?

Prosper Mérimée, dans une impres-

sionnante nouvelle qui a la profondeur d'une analyse médico-psychologique, soutient, avec raison, que nul n'a été exempt de cette minute fatale. Et, comme le dit Métastase, si chacun portait son âme inscrite en son front,

Quanti mai che invidia fanno
Ci farebbero piéta !

« combien plus feraient pitié qu'envie ! »

Par quels moyens Chateaubriand a-t-il échappé aux étreintes d'un mal dont il n'a été qu'effleuré, sans en subir l'entier asservissement ? Il nous le dit lui-même, nous livrant son secret dans

une lettre à Madame de Duras que l'hypocondrie gagnait de plus en plus, et qu'il cherchait à détourner de cet envahissement : « Ne vous livrez pas à vos folles tristesses, travaillez ; votre tête vous laissera en repos. » Il avait compris, il avait éprouvé par lui-même que le travail est le salut ; il s'y était livré avec acharnement pour s'arracher, lui aussi, à ses folles tristesses, à son lamentable ennui, à la déraison dont il se sentait menacé.

S'il a échappé à cette prédestination, tout en en conservant la tendance indélébile ; s'il n'est pas devenu l'aliéné qu'il aurait pu être ; s'il est resté sur les

frontières de l'insanité, sans y périr, c'est par le travail qu'il a été sauvé ; le travail, ce grand pacificateur de toutes les intempéries de l'esprit, ce ferme soutien de ceux qui souffrent et qui chancellent.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TOURS

IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C[ie]

2919

E. ANGOT. — *Un neveu du Prince de Bénévent.* **Louis de Talleyrand-Périgord** (1784-1808), d'après de nouveaux documents. — 1 volume in-16 .... **3 50**

RAOUL ARNAUD. — **La Princesse de Lamballe** (1749-1792), d'après des documents inédits. — Turin. — L'Epouse. — L'Amie. — Dans la tourmente. — Septembre. 1 volume in-8° écu, orné de 7 gravures .... **5 »**

ANDRÉ BELLESSORT. — **La Suède.** — La Nature. — L'Esprit et les Mœurs. — Deux représentants de la Suède littéraire. — La Suède religieuse. 1 vol. in-16 .... **3 50**

ALPHONSE BERTRAND. — **Les origines de la Troisième République (1871-1876).** — L'Assemblée Nationale. — La Réorganisation de la France. Les lois constitutionnelles. 1 vol. in-8° carré **7 50**

LOUIS BOUTIÉ. — **Paris au temps de saint Louis.** 1 vol. in-8° écu .. **5 »**

AUGUSTIN CABAT. — **Les Porteurs du Flambeau**, d'Homère à Victor Hugo. 1 vol. in-16 .... **3 50**

CHATEAUBRIAND. — *Un dernier amour de René.* **Correspondance de Chateaubriand avec la Marquise de V.....** Avec une introduction et des Notes par T. DE WYZEWA. 1 vol. in-8°, écu, orné d'un portrait **3 50**

Mme CRADOCK. — **La Vie française à la veille de la Révolution** (1783-1786). Journal inédit de Mme Cradock, traduit de l'anglais par Mme O. Delphin BALLEYGUIER. 1 volume in-16 .. **3 50**

ANDRÉ HALLAYS. — *En flânant. A travers la France.* **Autour de Paris.** Maintenon. — La Ferté-Milon. — Meaux et Germigny. — Sainte-Radegonde. — Senlis. — Juilly. — Maisons. — La Vallée de l'Oise. — Gallardon. — De Mantes à la Roche-Guyon. — Soissons. — Les Jardins de Betz. — Chantilly. — Wideville. — Livry. 1 vol. in-8° écu, orné de gravures .... **5 »**

— *En flânant.* **A travers l'Alsace.** — 1 vol. in-8° écu, orné de gravures. **5 »**

VERNER VON HEIDENSTAM. — **Le Pèlerinage de sainte Brigitte**, traduction du suédois avec l'autorisation de l'auteur par S. GARLING-PALMÉR. vol. in-16 .... **3 50**

MARIUS-ARY LEBLOND. — **La Pologne Vivante.** — (Russie, Allemagne, Autriche). Une renaissance active sous l'horreur des persécutions. — Le Drame du Progrès national. — La Nationalité, La Religion, la Langue et la Littérature. — La Vie économique. 1 volume in-16 .... **3 50**

Dr LE DENTU. — **Visions d'Égypte.** 1 volume in-16 .... **3 50**

LUCIEN MAURY. — **Figures Littéraires.** — Écrivains français et étrangers. 1 volume in-16 .... **3 50**

GEORGES DE MOUSSAC. — **Dans la Mêlée.** — Journal d'un Cuirassier de 1870-1871. — De Reichshoffen à Sedan. — En Captivité à Ulm. — Contre la Commune. 1 vol. in-16 .... **3 50**

MARQUIS DE MOUSSAC. — **Un Prêtre d'Autrefois.** — L'Abbé de Moussac, vicaire général de Poitiers (1753-1827), d'après des documents inédits. 1 vol. in-8° écu, avec gravures .... **5 »**

FERNAND NICOLAY. — *Aux « Classes dirigeantes ».* **Ce que les Pauvres pensent des Riches.** — Griefs contre les classes dirigeantes. 1 vol. in-16 (*couronné par l'Académie française*). **3 50**

— **L'Esprit de taquinerie.** Étude de psychologie comparée. 1 volume in-16 .... **3 50**

G. PAILHÈS. — **La Duchesse de Duras et Chateaubriand**, d'après des documents inédits. Un volume in-8° avec gravures **7 50**

GILBERT STENGER. — **Grandes Dames du XIXe siècle.** — *Chronique du temps de la Restauration.* — 1 beau vol. in-8° écu, orné de 9 portraits. **5 »**

A. TORNEZY. — **La Légende des Philosophes.** Voltaire, Rousseau, Diderot, peints par eux-mêmes. 1 vol. in-8° carré **7 50**

AMÉDÉE VIALAY. — **Les Cahiers de Doléances du Tiers-État** aux États-Généraux de 1789. Étude historique, économique et sociale. Préface de M. René STOURN, membre de l'Institut. 1 vol. in-8° écu (*couronné par l'Académie des sciences morales*). **5 »**

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57.